



Culture & Savoirs

THÉÂTRE

L'éternelle résurrection de #jeannelapucelle

Après *le Grand Sommeil*, Marion Siéfert poursuit l'histoire de la jeune Lorraine. Hier préadolescente, elle est aujourd'hui une lycéenne en proie à tous les tourments dans *_jeanne_dark_*.

On ne choisit pas de naître à Orléans. On ne choisit pas de naître dans une famille catholique pratiquante. On ne choisit pas de s'appeler Jeanne. Mais à 16 ans on a des envies

irrépressibles d'ailleurs, des pulsions de vie qui bousculent la donne d'un parcours tracé à l'avance. Derrière le pseudo du compte Instagram de Jeanne, *_jeanne_dark_*, se cache la jeune fille aînée d'une fratrie de trois enfants. Sur la photo de famille, on imagine le père en costume sombre, la mère jupe plissée et mocassins à glands, les enfants rangés par taille. Jeanne est ce qu'on attend d'elle : bonne élève, sérieuse, ne traînant jamais en dehors du lycée. Cours de solfège le mardi, cours de guitare – classique – deux fois par semaine, messe dominicale obligatoire, Jeanne vit dans une banlieue résidentielle où les bus s'arrêtent de rouler à 22 heures, elle ne peut jamais sortir, « *ma vie, c'est rentrer* », dit-elle.

Ce jour-là, elle dispose d'une heure pour elle toute seule dans la maison familiale.

Harcelée par ses camarades de classe depuis des mois sur les réseaux sociaux, – « *#jeannelapucelle / ta chatte est un cimetière / on va te défoncer le cul* » –, Jeanne décide de braver les interdits familiaux – les réseaux sociaux tu n'utiliseras pas – et de faire un live Instagram.

Le smartphone, un objet à la fois divin et diabolique

C'est un dispositif vertigineux, une mise en abîme sans fin du spectacle qui se joue à la fois pour des spectateurs masqués « en présentiel » et des spectateurs virtuels qui se connectent depuis leur smartphone. Les premiers se taisent, les autres peuvent écrire des commentaires. Sur le plateau, un cube vide dessine les contours de la chambre de Jeanne aux murs d'un blanc virginal. Deux écrans verticaux à droite et à gauche du plateau retransmettent en direct son live. Si les spectateurs connectés ne voient que l'image verticale, dans la salle, le regard est à la fois aimanté par le plateau, l'image retransmise et la lecture des commentaires. Tous un peu voyeurs, non ?

Jeanne hésite puis fonce vers l'inconnu. Ce smartphone qu'elle tient entre les mains est



Danseuse, performeuse, comédienne, le corps et la voix d'Helena de Laurens trahissent avec subtilité les états d'âme d'une femme en devenir, sa fébrilité, ses émotions. Matthieu Bareyre

à la fois un objet divin et diabolique. Il est l'objet qui porte sa voix, sa confession, l'objet de sa métamorphose. Jeanne, hier jeune fille sage et pieuse, s'échappe de l'emprise familiale, de cette carapace de bondieuseries qui l'étouffent. Elle se montre telle qu'elle n'est pas encore mais qu'elle aimerait être, comme elle aimerait qu'on la voie. Jeanne parle, hurle sa rage, chante, danse, filme son visage en gros plan, filme son corps. Dans un premier temps, elle balance tout ce qu'elle a sur le cœur, s'amuse à imiter sa mère, son père, sa sœur, grimace, se raconte comme on se raconte dans son journal intime, sans filtre, sans questions taboues. Jeanne veut savoir,

La pièce questionne l'emprise familiale et la puissance des réseaux sociaux.

comprendre, l'amour, le sexe, la séduction, la vie. Jeanne tourne les pages de sa vie passée et avance sans craindre l'inconnu, mue par une force divine, presque en lévitation. Elle se révèle et bascule dans un état de transe mystique, passant du chant de la communauté de Taizé, « *dans nos obscurités / allume le feu qui ne s'éteint jamais* », à un répertoire de rap en rafale (Jul, Vald, Heuss l'Enfoiré), se métamorphosant par le truchement de filtres Instagram en une bimbo photoshopée hypersexy.

Helena de Laurens est la Jeanne de Marion Siéfert. Comme dans *le Grand Sommeil*, leur précédent spectacle, elle est cette

Jeanne que l'on a connue au sortir de l'enfance et que l'on retrouve là, adolescente, s'échappant de sa chrysalide. Danseuse, performeuse, comédienne, son corps, sa voix trahissent avec subtilité les états d'âme de Jeanne, sa fébrilité, ses émotions. Un jeu tout en équilibre où tous les sens de l'actrice sont en alerte, sans cesse sollicités, filmés non-stop. Un self-movie, un autoportrait filmé qui, derrière l'apparente innocence du récit adolescent, questionne l'emprise familiale, l'obscurantisme de la religion, la puissance des réseaux sociaux et la manipulation par l'image. ●

MARIE-JOSÉ SIRACH

Au Théâtre de la Commune d'Aubervilliers/
Festival d'automne. Jusqu'au 18 octobre.
Réservations: 01 48 33 16 16/01 53 45 17 17.